

MICHEL DE MONTAIGNE
ESSAYS

Book 2 · Chapter 11



Original text in Middle French (1595, Public domain) · Last updated on February 9, 2022

HYPERESSAYS is a project to bring a complete hypertext edition of Michel de Montaigne's *Essays* to the web. More information at www.hyperessays.net

GOURNAY-2-11-20220209-141738

De la cruauté

A IL ME SEMBLE que la vertu est chose autre, et plus noble, que les inclinations à la bonté, qui naissent en nous. Les ames réglées d'elles mesmes et bien nées, elles suyvent mesme train, et representent en leurs actions, mesme visage que les vertueuses. Mais la vertu sonne je ne sçay quoy de plus grand et de plus actif, que de se laisser par une heureuse complexion, doucement et paisiblement conduire à la suite de la raison. Celuy qui d'une douceur et facilité naturelle, mespriserait les offences receues, ferait chose très-belle et digne de louange ; mais celuy qui picqué et outré jusques au vif d'une offence, s'armerait des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, et après un grand conflict, s'en rendrait en fin maistre, ferait sans doute beaucoup plus. Celuy-là ferait bien, et cestuy-cy vertueusement ; l'une action se pourroit dire bonté, l'autre vertu. Car il semble que le nom de la vertu presuppose de la difficulté et du contraste, et qu'elle ne peut s'exercer sans partie. C'est à l'aventure pourquoy nous nommons Dieu bon, fort, et liberal, et juste, mais nous ne le nommons pas vertueux. Ses operations sont toutes naïves et sans effort.

A Des philosophes non seulement Stoïciens, mais encore Epicuriens (et cette encheure je l'emprunte de l'opinion commune, qui est fauce, c quoy que die ce subtil rencontre d'Arcesilaüs, à celuy qui luy reprochoit, que beaucoup de gents passaient de son eschole en l'Epicurienne, et jamais au rebours : « Je croy bien! Des coqs il se fait des chappons assez, mais des chappons il ne s'en fait jamais des coqs. » A Car à la verité en fermeté et rigueur d'opinions et de preceptes, la secte Epicurienne ne cede aucunement à la Stoïque. Et un Stoïcien reconnoissant meilleure foy, que ces disputateurs, qui pour combattre Epicurus, et se donner beau jeu, luy font dire ce à quoy il ne pensa jamais, contournans ses paroles à gauche, argumentans par la loy grammairienne, autre sens de sa façon de parler, et autre creance, que celle qu'ils sçavent qu'il avoit en l'ame, et en ses mœurs, dit qu'il a laissé d'estre Epicurien, pour cette consideration entre autres, qu'il trouve leur route trop hautaine et inaccessible ; c et ii quiφιλήδονοι καὶ φιλόδοξοι, omnésque virtutes et colunt, et retinent), A des philosophes Stoïciens et Epicuriens, dis-je, il y en a

plusieurs qui ont jugé, que ce n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bonne assiette, bien réglée et bien disposée à la vertu ; ce n'estoit pas assez d'avoir nos resolutions et nos discours, au dessus de tous les efforts de fortune, mais qu'il falloit encore rechercher les occasions d'en venir à la preuve. Ils veulent qu'on se querelle de la douleur, de la necessité, et du mespris, pour les combattre, et pour tenir leur ame en haleine : *c multum sibi adjicit virtus lacessita*. ^A C'est l'une des raisons, pourquoy Epaminondas, qui estoit encore d'une tierce secte, refuse des richesses que la Fortune luy met en main, par une voye très-legitime: pour avoir, dit-il, à s'escrimer contre la pauvreté, en laquelle extreme il se maintint tousjours. Socrates s'essayoit, ce me semble, encor plus rudement, conservant pour son exercice, la malignité de sa femme, qui est un essay à fer esmoulu. Metellus ayant seul de tous les Senateurs Romains entrepris par l'effort de sa vertu, de soustenir la violence de Saturninus tribun du peuple à Rome, qui vouloit à toute force faire passer une loy injuste, en faveur de la commune: et ayant encouru par là, les peines capitales que Saturninus avoit establies contre les refusans, entretenoit ceux, qui en cette extremité, le conduisoient en la place de tels propos : « Que c'estoit chose trop facile et trop lâche que de mal faire; et que de faire bien, où il n'y eust point de danger, c'estoit chose vulgaire: mais de faire bien, où il y eust danger, c'estoit le propre office d'un homme de vertu. » Ces paroles de Metellus nous representent bien clairement ce que je vouloy verifïer, que la vertu refuse la facilité pour compagne ; et que cette aisée, douce, et panchante voie, par où se conduisent les pas reglez d'une bonne inclination de nature, n'est pas celle de la vraye vertu. Elle demande un chemin aspre et espineux ; elle veut avoir ou des difficultez estrangeres à luicter, comme celle de Metellus, par le moyen desquelles Fortune se plaist à luy rompre la roideur de sa course ; ou des difficultez internes, que luy apportent les appetits desordonnez ^c et imperfections ^A de nostre condition.

^A Je suis venu jusques icy bien à mon aise. Mais au bout de ce discours, il me tombe en fantasie que l'ame de Socrates, qui est la plus parfaite qui soit venue à ma cognoissance, seroit à mon compte une ame de peu de recommandation. Car je ne puis concevoir en ce personnage aucun effort de vitieuse concupiscence. Au train de sa vertu, je n'y puis imaginer aucune difficulté ny aucune contrainte. Je cognoy sa raison si puissante et si maistresse chez luy, qu'elle n'eust jamais donné moyen à un appetit vitieux, seulement de naistre. A une vertu si eslevée que la sienne, je ne puis rien mettre en teste. Il me semble la voir marcher d'un victorieux pas et triomphant, en pompe et à son aise, sans empeschement, ne destourbier. Si la vertu ne peut luire que par le combat des appetits contraires, dirons nous donq qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice, et qu'elle luy doive cela, d'en estre mise en credit et en honneur? Que deviendroit aussi cette brave et genereuse volupté Epicurienne, qui fait estat de nourrir mollement en son giron, et y faire follatrer la vertu, luy donnant pour ses jouets, la honte, les fievres, la pauvreté, la mort, et les geines? Si je presuppone que la vertu parfaite se cognoist à combattre et porter patiemment la douleur, à soustenir les efforts de la goutte, sans s'esbranler de son assiette ; si je luy donne pour son object necessaire l'aspreté et la difficulté, que deviendra la vertu qui sera montée à tel point, que de non seulement mespriser la douleur, mais de s'en esjoüyir et de se faire chatouiller aux pointes d'une forte colique, comme est celle que

les Epicuriens ont établie, et de laquelle plusieurs d'entre eux nous ont laissé par leurs actions, des preuves très-certaines? Comme ont bien d'autres, que je trouve avoir surpassé par effect les regles mesmes de leur discipline. Tesmoing le jeune Caton. Quand je le voy mourir et se deschirer les entrailles, je ne me puis contenter, de croire simplement, qu'il eust lors son ame exempte totalement de trouble et d'effroy. Je ne puis croire, qu'il se maintint seulement en cette desmarche, que les regles de la secte Stoïque luy ordonnoient, rassise, sans esmotion et impassible. Il y avoit, ce me semble, en la vertu de cet homme, trop de gaillardise et de verdeur, pour s'en arrester là. Je croy sans doubte qu'il sentit du plaisir et de la volupté, en une si noble action, et qu'il s'y aggrega plus qu'en autre de celles de sa vie. *c Sic abiit è vita, vt causam moriendi nactum se esse gauderet.* **A** Je le croy si avant, que j'entre en doubte s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploit luy fust ostée. Et si la bonté qui luy faisoit embrasser les commoditez publiques plus que les siennes, ne me tenoit en bride, je tomberoï aisément en cette opinion, qu'il sçavoit bon gré à la fortune d'avoir mis sa vertu à une si belle espreuve, et d'avoir favorisé ce brigand à fouler aux pieds l'ancienne liberté de sa patrie. Il me semble lire en cette action, je ne sçay quelle esjouissance de son ame, et une esmotion de plaisir extraordinaire, et d'une volupté virile, lors qu'elle consideroit la noblesse et hauteur de son entreprise :

B Deliberata morte ferocior.

A non pas aiguisée par quelque esperance de gloire, comme les jugemens populaires et effeminez d'aucuns hommes ont jugé car cette consideration est trop basse, pour toucher un cœur si genereux, si hautain et si roide ; mais pour la beauté de la chose mesme en soy : laquelle il voyoit bien plus clair, et en sa perfection, luy qui en manioit les ressorts, que nous ne pouvons faire.

c La philosophie m'a fait plaisir de juger qu'une si belle action eust esté indecemment logée en toute autre vie qu'en celle de Caton, et qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi. Pourtant ordonna-il selon raison et à son fils et aux senateurs qui l'accompagnoyent, de prouvoir autrement à leur fait. *Catonî, cum incredibilem natura tribuisset gravitatem, eamque ipse perpetua constantia roboravisset, semperque in proposito consilio permansisset, moriendum potiua quam tyranni vultus aspiciendus erat.*

c Toute mort doit estre de mesmes sa vie. Nous ne devenons pas autres pour mourir. J'interprete tousjours la mort par la vie. Et si on m'en recite quelqu'une forte par apparence, attachée à une vie foible, je tiens qu'elle est produitte d'une cause foible et sortable à sa vie.

A Laisance donc de cette mort, et cette facilité qu'il avoit acquise par la force de son ame, dirons nous qu'elle doit rabattre quelque chose du lustre de sa vertu? Et qui de ceux qui ont la cervelle tant soit peu teinte de la vraye philosophie, peut se contenter d'imaginer Socrates, seulement franc de crainte et de passion, en l'accident de sa prison, de ses fers, et de sa condamnation? Et qui ne recognoist en luy, non seulement de la fermeté et de la constance — c'estoit son assiette ordinaire que celle-là — mais encore je ne sçay quel contentement nouveau, et une allegresse enjoiée en

ses propos et façons dernières? c A ce tressaillir, du plaisir qu'il sent à gratter sa jambe, après que les fers en furent hors, accuse-il pas une pareille douceur et joye en son ame, pour estre desenforcée des incommodités passées, et à mesme d'entrer en cognoissance des choses à venir? A Caton me pardonnera, s'il luy plaist. Sa mort est plus tragique, et plus tendue, mais cette-cy est encore, je ne sçay comment, plus belle.

c Aristippus à ceux qui la plaignoyent : « Les Dieux m'en envoient une telle! » fit-il.

A On voit aux ames de ces deux personnages, et de leurs imitateurs (car de semblables, je fay grand doute qu'il y en ait eu) une si parfaite habitude à la vertu, qu'elle leur est passée en complexion. Ce n'est plus vertu penible, ny des ordonnances de la raison, pour lesquelles maintenir il faille que leur ame se roidisse. C'est l'essence mesme de leur ame, c'est son train naturel et ordinaire. Ils l'ont renduë telle, par un long exercice des preceptes de la philosophie, ayans rencontré une belle et riche nature. Les passions vitieuses, qui naissent en nous, ne trouvent plus par où faire entrée en eux. La force et roideur de leur ame, estouffe et esteint les concupiscences, aussi tost qu'elles commencent à s'esbranler.

A Or, qu'il ne soit plus beau, par une haute et divine resolution, d'empescher la naissance des tentations, et de s'estre formé à la vertu, de maniere que les semences mesmes des vices en soient desracinées, que d'empescher à vive force leur progresz, et s'estant laissé surprendre aux esmotions premieres des passions, s'armer et se bander pour arrester leur course, et les vaincre. Et que ce second effect ne soit encore plus beau, que d'estre simplement garny d'une nature facile et debonnaire, et desgoustée par soy mesme de la desbauche et du vice, je ne pense point qu'il y ait doute. Car cette tierce et dernière façon, il semble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux : exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire. Joint que cette condition est si voisine à l'imperfection et à la foiblesse, que je ne sçay pas bien comment en demesler les confins et les distinguer. Les noms mesmes de bonté et d'innocence, sont à cette cause aucunement noms de mespris. Je voy que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobriété, et temperance, peuvent arriver à nous, par deffillance corporelle. La fermeté aux dangers, si fermeté il la faut appeller, le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peut venir et se treuve souvent aux hommes, par faute de bien juger de tels accidens, et ne les concevoir tels qu'ils sont. La faute d'apprehension et la bestise, contrefont ainsi par fois les effects vertueux. Comme j'ay veu souvent advenir, qu'on a loué des hommes, de ce, dequoy ils meritoient du blasme.

A Un seigneur Italien tenoit une fois ce propos en ma presence, au desavantage de sa nation : Que la subtilité des Italiens et la vivacité de leurs conceptions estoit si grande, qu'ils prevoyoient les dangers et accidens qui leur pouvoient advenir, de si loing, qu'il ne falloit pas trouver estrange, si on les voyoit souvent à la guerre prouvoir à leur seurté, voire avant que d'avoir reconnu le peril. Que nous et les Espagnols, qui n'estions pas si fins, allions plus outre; et qu'il nous falloit faire voir à l'œil et toucher à la main, le danger avant que de nous en effrayer; et que lors aussi nous

n'avions plus de tenue. Mais que les Allemans et les Souysse, plus grossiers et plus lourds, n'avoyent le sens de se raviser, à peine lors mesmes qu'ils estoient accablez sous les coups. Ce n'estoit à l'aventure que pour rire. Si est-il bien vray qu'au mestier de la guerre, les apprentis se jettent bien souvent aux hazards, d'autre inconsideration qu'ils ne font après y avoir esté eschauldez :

*¶ haud ignarus, quantum nova gloria in armis,
Et prædulce decus, primo certamine, possit.*

¶ Voyla pourquoy quand on juge d'une action particuliere, il faut considerer plusieurs circonstances, et l'homme tout entier qui l'a produicte, avant la baptizer.

¶ Pour dire un mot de moy-mesme : ¶ J'ay veu quelque fois mes amis appeller prudence en moy, ce qui estoit fortune; et estimer advantage de courage et de patience, ce qui estoit advantage de jugement et opinion; et m'attribuer un tiltre pour autre, tantost à mon gain, tantost à ma perte. Au demeurant, ¶ il s'en faut tant que je sois arrivé à ce premier et plus parfaict degré d'excellence, où de la vertu il se faict une habitude, que du second mesme, je n'en ay faict guere de preuve. Je ne me suis mis en grand effort, pour brider les desirs dequoy je me suis trouvé pressé. Ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieux dire, accidentale et fortuite. Si je fusse nay d'une complexion plus desreglée, je crains qu'il fust allé piteusement de mon faict car je n'ay essayé guere de fermeté en mon ame, pour soustenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes. Je ne sçay point nourrir des querelles et du debat chez moy. Ainsi, je ne me puis dire nul grand-mercy, dequoy je me trouve exempt de plusieurs vices :

*¶ si vitiis mediocribus, et mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta, velut si
Egregio inspersos reprehendas corpore næuos.*

¶ je le doy plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a faict naistre d'une race fameuse en preud'homme, et d'un très-bon pere. Je ne sçay s'il a escoulé en moy partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques, et la bonne institution de mon enfance, y ont insensiblement aydé; ou si je suis autrement ainsi nay,

*¶ Seu Libra, seu me Scorpius adspicit
Formidosus, pars violentior
Natalis horæ, seu tyrannus
Hesperia Capricornus undæ;*

¶ mais tant y a que la pluspart des vices je les ay de moy mesmes en horreur. ¶ La responce d'Antisthenes à celui, qui luy demandoit le meilleur apprentissage : « Desapprendre le mal », semble s'arrester à cette image. Je les ay, dis-je, en horreur, ¶ d'une opinion si naturelle et si mienne, que ce mesme instinct et impression, que j'en ay apporté de la nourrice, je l'ay conservé, sans qu'aucunes occasions me l'ayent sçeu faire alterer; voire non pas mes discours propres, qui pour s'estre desbandez en aucunes choses

de la route commune, me licentieroyent aisément à des actions, que cette naturelle inclination me fait haïr.

▮ Je diray un monstre mais je le diray pourtant : Je trouve par là en plusieurs choses plus d'arrest et de regle en mes mœurs qu'en mon opinion, et ma concupiscence moins desbauchée que ma raison.

◻ Aristippus établit des opinions si hardies en faveur de la volupté et des richesses, qu'il mit en rumeur toute la philosophie à l'encontre de luy. Mais quant à ses mœurs, Dionysius le tyran luy ayant présenté trois belles garses, afin qu'il en fist le chois, il respondit qu'il les choisissoit toutes trois, et qu'il avoit mal prins à Paris d'en preferer une à ses compaignes. Mais les ayant conduittes à son logis, il les renvoya, sans en taster. Son vallet se trouvant surchargé en chemin de l'argent qu'il portoit après luy, il luy ordonna qu'il en versast et jettast là, ce qui luy faschoit.

◻ Et Epicurus, duquel les dogmes sont irreligieux et delicats, se porta en sa vie très-devotieusement et laborieusement. Il escrit à un sien amy, qu'il ne vit que de pain bis et d'eaue, qu'il luy envoie un peu de fromage, pour quand il voudra faire quelque somptueux repas. Seroit-il vray, que pour estre bon tout à fait, il nous le faille estre par occulte, naturelle et universelle propriété, sans loy, sans raison, sans exemple?

▮ Les desbordemens, ausquels je me suis trouvé engagé, ne sont pas, Dieu mercy, des pires. Je les ay bien condamnez chez moy, selon qu'ils le valent, car mon jugement ne s'est pas trouvé infecté par eux. Au rebours, je les accuse plus rigoureusement en moy, qu'en un autre. Mais c'est tout. Car au demeurant j'y apporte trop peu de resistance, et me laisse trop aisément pancher à l'autre part de la balance, sauf pour les regler, et empescher du meslange d'autres vices, lesquels s'entretiennent et s'entre-enchainent pour la plus part les uns aux autres, qui ne s'en prend garde. Les miens, je les ay retranchez et contrains les plus seuls, et les plus simples que j'ay peu,

▮ *nec ultra
Errorem foveo.*

▮ Car quant à l'opinion des Stoïciens, qui disent, le sage œuvrer quand il œuvre par toutes les vertus ensemble, quoy qu'il y en ait une plus apparente selon la nature de l'action (et à cela leur pourroit servir aucunement la similitude du corps humain car l'action de la colere ne se peut exercer, que toutes les humeurs ne nous y aydent, quoy que la colere predomine) si de là ils veulent tirer pareille consequence, que quand le fautier faut, il faut par tous les vices ensemble, je ne les en croy pas ainsi simplement. Ou je ne les entend pas car je sens par effect le contraire. ◻ Ce sont subtilitez aiguës, insubstantielles, ausquelles la philosophie s'arreste par fois.

◻ Je suy quelques vices mais j'en fuy d'autres, autant qu'un saint sçauroit faire.

◻ Aussi desadvoüent les Peripateticiens, cette connexité et cousture indissoluble. et tient Aristote, qu'un homme prudent et juste, peut estre et intemperant et incontinant.

A Socrates avoüoit à ceux qui recognoissoient en sa physionomie quelque inclination au vice, que c'estoit à la verité sa propension naturelle, mais qu'il l'avoit corrigée par discipline.

c Et les familiers du philosophe Stilpo disoient, qu'estant nay subject au vin et aux femmes, il s'estoit rendu par estude trèsabstiné de l'un et de l'autre.

A Ce que j'ay de bien, je l'ay au rebours, par le sort de ma naissance. Je ne le tiens ny de loy ny de precepte ou autre apprentissage. **B** L'innocence qui est en moy, est une innocence naise : peu de vigueur, et point d'art. Je hay entre autres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par jugement, comme l'extreme de tous les vices. Mais c'est jusques à telle mollesse, que je ne voy pas esgorger un poulet sans desplaisir, et ois impatientement gemir un lievre sous les dents de mes chiens, quoy que ce soit un plaisir violent que la chasse.

B Ceux qui ont à combattre la volupté usent volontiers de cet argument, pour montrer qu'elle est toute vitieuse et des-raisonnable : que lors qu'elle est en son plus grand effort, elle nous maistrise de façon que la raison n'y peut avoir accez; et alleguent l'experiance que nous en sentons en l'accointance des femmes,

B *cùm iam præ sagit gaudia corpus,*
Atque in eo est Venus ut muliebria conserat arva.

B où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que nostre discours ne sçauroit lors faire son office tout perclus et ravi en la volupté. Je sçay qu'il en peut aller autrement; et qu'on arrivera par fois, si on veut, à rejeter l'ame sur ce mesme instant à autres pensemens. Mais il la faut tendre et roidir d'aguët. Je sçay qu'on peut gourmander l'effort de ce plaisir, et **c** m'y cognoy bien, et n'ay point trouvé Venus si imperieuse Deesse, que plusieurs et plus chastes que moy la tesmoignent. **A** Je ne prens pour miracle, comme faict la Royne de Navarre, en l'un des comptes de son *Heptameron*, (qui est un gentil livre pour son estoffe) ny pour chose d'extreme difficulté, de passer des nuicts entieres, en toute commodité et liberté, avec une maistrise de long temps désirée, maintenant la foy qu'on luy aura engagée de se contenter des baisers et simples attouchemens. Je croy que l'exemple du plaisir de la chasse y seroit plus propre: comme il y a moins de plaisir, il y a plus de ravissement, et de surprinse, par où nostre raison estonnée perd ce loisir de se preparer à l'encontre; lors qu'après une longue queste, la beste vient en sursaut à se presenter, en lieu où à l'adventure, nous l'esperions le moins. Cette secousse, et l'ardeur de ces huées, nous frappe, si qu'il seroit malaisé à ceux qui ayment cette sorte de petite chasse, de retirer sur ce point la pensée ailleurs. Et les poëtes font Diane victorieuse du brandon et des fleches de Cupidon :

A *Quis non malarum, quas amor curas habet,*
Hæc inter obliuiscitur?

A Pour revenir à mon propos, je me compassionne fort tendrement des afflictions d'autrui, et pleurerois aisément par compaignie, si pour occasion que ce soit, je sçavois pleurer. **c** Il n'est rien qui tente mes larmes

que les larmes, non vraies seulement, mais comment que ce soit, ou feintes, ou peintes. ^A Les morts je ne les plains guere, et les enverrois plustost; mais je plains bien fort les mourans. Les sauvages ne m'offensent pas tant de rostir et manger les corps des trespassez que ceux qui les tourmentent et persecutent vivans. Les executions mesme de la justice, pour raisonnables qu'elles soient, je ne les puis voir d'une veuë ferme. Quelqu'un ayant à tesmoigner la clemence de Julius Cæsar : « Il estoit, dit-il, doux en ses vengeancez : ayant forcé les pyrates de se rendre à luy qui l'avoient auparavant pris prisonnier et mis à rançon, d'autant qu'il les avoit menassez de les faire mettre en croix, il les y condamna. Mais ce fut après les avoir fait estrangler. Philomon son secretaire, qui l'avoit voulu empoisonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple. » Sans dire qui est cet autheur Latin, qui ose alleguer pour tesmoignage de clemence, de seulement tuer ceux, desquels on a esté offensé, il est aisé à deviner qu'il est frappé des vilains et horribles exemples de cruauté, que les tyrans Romains mirent en usage.

^A Quant à moy, en la justice mesme, tout ce qui est au delà de la mort simple, me semble pure cruauté. Et notamment à nous, qui devrions avoir respect d'en envoyer les ames en bon estat; ce qui ne se peut, les ayant agitées et desesperées par tourmens insupportables.

^c Ces jours passés, un soldat prisonnier, ayant apperceu d'une tour où il estoit, qu'en la place, des charpentiers commençoient à dresser leurs ouvrages, et le peuple à s'y assembler, tint que c'estoit pour luy, et, entré en desesper, n'ayant autre chose à se tuer, se saisi d'un vieux clou de charrette rouillé, que la fortune luy presenta, et s'en donna deux grands coups autour de la gorge; et, voyant qu'il n'en avoit peu esbranler sa vie, s'en donna un autre tantost après dans le ventre, dequoy il tumba en evanouissement. Et en cet estat le trouva le premier de ses gardes qui entra pour le voir. On le fit revenir; et, pour employer le temps avant qu'il defaillit, on luy fit sur l'heure lire sa sentence qui estoit d'avoir la teste tranchée, de laquelle il se trouva infiniment resjoui et accepta à prendre du vin qu'il avoit refusé; et, remerciant les juges de la douceur inesperée de leur condamnation, dict que cette deliberation de se tuer luy estoit venue par l'horreur de quelque plus cruel supplice, du quel luy avoient augmenté la crainte des apprets [...] pour en fuir une plus insupportable.¹

^A Je conseilerois que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veut tenir le peuple en office, s'exercassent contre les corps des criminels. Car de les voir priver de sepulture, de les voir bouillir, et mettre à quartiers, cela toucheroit quasi autant le vulgaire, que les peines, qu'on fait souffrir aux vivans; quoy que par effect, ce soit peu ou rien, ^c comme Dieu dit : *Qui corpus occidunt, et postea non habent quod faciant*. Et les poètes font singulierement valoir l'horreur de cette peinture, et au dessus de la mort :

c *Heu! reliquias semiassi regis, denudatis ossibus,*
Per terram sanie delibutas fœde divexarier.

^A Je me rencontray un jour à Rome, sur le point qu'on deffaisoit Catena, un voleur insigne. On l'estrangla sans aucune emotion de l'assistance, mais quand on vint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnoit coup, que le

peuple ne suivist d'une voix plaintive, et d'une exclamation, comme si chacun eust presté son sentiment à cette charongne.

▣ Il faut exercer ces inhumains excez contre l'escorce, non contre le vif. Ainsin amollit, en cas aucunement pareil, Artaxerxes, l'aspreté des loix anciennes de Perse, ordonnant que les Seigneurs qui avoyent failly en leur estat, au lieu qu'on les souloit foüetter, fussent despouillés, et leurs vestemens foüettez pour eux; et, au lieu qu'on leur souloit arracher les cheveux, qu'on leur ostast leur haut chapeau seulement.

◻ Les Égyptiens, si devotieux, estimoyent bien satisfaire à la justice divine, luy sacrifiens des pourceaux en figure et representez. Invention hardie, de vouloir payer en peinture et en ombrage Dieu, substance si essentielle.

▲ Je vy en une saison en laquelle nous foisonnons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de noz guerres civiles. Et ne voit on rien aux histoires anciennes de plus extreme que ce que nous en essayons tous les jours. Mais cela ne m'y a nullement apprivoisé. A peine me pouvoy-je persuader, avant que je l'eusse veu, qu'il se fust trouvé des ames si monstrueuses qui, pour le seul plaisir du meurtre, le voulussent commettre : hacher et destrancher les membres d'autrui; esguiser leur esprit à inventer des tourmens inusitez et des morts nouvelles, sans inimitié, sans profit, et pour cette seule fin de jouir du plaisant spectacle des gestes et mouvemens pitoyables, des gemissemens et voix lamentables, d'un homme mourant en angoisse. Car voyla l'extreme poinct où la cruauté puisse atteindre. ◻ *Ut homo hominem, non iratus, non timens, tantum spectaturus occidat.*

▲ De moy, je n'ay pas sçeu voir seulement sans desplaisir poursuivre et tuer une beste innocente, qui est sans deffence, et de qui nous ne recevons aucune offence. Et comme il advient communement que le cerf se sentant hors d'haleine et de force, n'ayant plus autre remede, se rejette et rend à nous mesmes qui le poursuivons, nous demandant mercy par ses larmes,

*▲ quæstuque, cruentus
Atque imploranti similis,*

▲ ce m'a tousjours semblé un spectacle très-deplaisant.

▣ Je ne prens guere beste en vie, à qui je ne redonne les champs. Pythagoras les achetoit des pescheurs et des oyseurs, pour en faire autant :

*▲ primoque à cæde ferarum
Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum.*

▲ Les naturels sanguinaires à l'endroit des bestes, tesmoignent une propension naturelle à la cruauté.

▣ Apres qu'on se fut apprivoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaux, on vint aux hommes et aux gladiateurs. Nature a, ce crains-je, elle mesme attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité. Nul ne

prent son esbat à voir des bestes s'entrejouer et caresser; et nul ne faut de le prendre à les voir s'entredeschirer et desmembrer.

¶ Et afin qu'on ne se moque de cette sympathie que j'ay avec elles, la theologie mesme nous ordonne quelque faveur en leur endroit. Et considerant, qu'un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son service, et qu'elles sont, comme nous, de sa famille, elle a raison de nous enjoindre quelque respect et affection envers elles. Pythagoras emprunta la metempsychose, des Ægyptiens, mais depuis elle a esté receue par plusieurs nations, et notamment par nos druides :

*¶ Morte carent animæ; sempërque priore relicta
Sede, novis domibus viuunt, habitantque receptæ.*

¶ La religion de noz anciens Gaulois, portoit que les ames estans eternelles, ne cessoyent de se remuer et changer de place d'un corps à un autre, meslant en outre à cette fantasia, quelque consideration de la justice divine. Car selon les desportemens de l'ame, pendant qu'elle avoit esté chez Alexandre, ils disoient que Dieu luy ordonnoit un autre corps à habiter, plus ou moins penible, et rapportant à sa condition ;

*¶ muta ferarum
Cogit vincla pati, truculentos ingerit ursis,
Prædonésque lupis, fallaces vulpibus addit;
Atque ubi per varios annos, per mille figuras
Egit, lethæo purgatos flumine, tandem
Rursus ad humanæ revocat primordia formæ.*

¶ Si elle avoit esté vaillante, la logeoient au corps d'un lyon; si voluptueuse, en celuy d'un pourceau; si lâche, en celuy d'un cerf ou d'un lievre; si malitieuse, en celuy d'un renard; ainsi du reste; jusques à ce que purifiée par ce chastement, elle reprenoit le corps de quelque autre homme.

*¶ Ipse ego, nam memini, Troiani tempore belli,
Panthoides Euphorbus eram.*

¶ Quant à ce cousinage là d'entre nous et les bestes, je n'en fay pas grande recepte; ny de ce aussi que plusieurs nations, et notamment des plus anciennes et plus nobles, ont non seulement receu des bestes à leur société et compagnie, mais leur ont donné un rang bien loing au dessus d'eux, les estimans tantost familiares, et favories de leurs Dieux, et les ayans en respect et reverence plus qu'humaine ; et d'autres ne recognoissans autre Dieu, ny autre divinité qu'elles : *¶ belluæ a barbaris propter beneficium consecratæ.*

*¶ Crocodilon adorat
Pars hæc, illa pavet saturam serpentibus ibin ;
Effigies sacri hic nitet aurea cercopitheci ;
hic pisces fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur.*

¶ Et l'interpretation mesme que Plutarque donne à cet erreur, qui est trèsbien prise, leur est encores honorable. Car il dit, que ce n'estoit le chat, ou le bœuf, pour exemple, que les Ægyptiens adoroient, mais qu'ils adoroient en ces bestes là, quelque image des facultez divines. En cette-cy la patience et l'utilité; en cette-là, la vivacité. ¶ Ou, comme noz voisins les Bourguignons avec toute l'Allemagne, l'impatience de se voir enfermez, par où ils representoyent la liberté, qu'ils aymoient et adoroient au delà de toute autre faculté divine. ¶ Et ainsi des autres. Mais quand je rencontre parmy les opinions plus moderées, les discours qui essayent à montrer la prochaine ressemblance de nous aux animaux, et combien ils ont de part à nos plus grands privileges, et avec combien de vray-semblance on nous les apparie, certes j'en rabats beaucoup de nostre presumption, et me demets volontiers de cette royauté imaginaire, qu'on nous donne sur les autres creatures.

¶ Quand tout cela en seroit à dire, si y a-il un certain respect, qui nous attache, et un general devoir d'humanité, non aux bestes seulement, qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous devons la justice aux hommes, et la grace et la benignité aux autres creatures, qui en peuvent estre capables. Il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. ¶ Je ne crains point à dire la tendresse de ma nature si puerile, que je ne puis pas bien refuser à mon chien la feste, qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande. ¶ Les Turcs ont des aumosnes et des hospitaux pour les bestes. ¶ Les Romains avoient un soing public de la nourriture des oyes, par la vigilance desquelles leur Capitoile avoit esté sauvé. Les Atheniens ordonnerent que les mules et mulets, qui avoyent servy au bastiment du temple appellé Hecatompèdon, fussent libres, et qu'on les laissast paistre par tout sans empeschement.

¶ Les Agrigentins avoyent en usage commun d'enterrer serieusement les bestes qu'ils avoient eu cheres, comme les chevaux de quelque rare merite, les chiens et les oyseaux utiles, ou mesme qui avoyent servy de passe-temps à leurs enfans. Et la magnificence, qui leur estoit ordinaire en toutes autres choses, paroissoit aussi singulierement, à la sumptuosité et nombre des monuments eslevez à cette fin, qui ont duré en parade, plusieurs siecles depuis.

¶ Les Ægyptiens enterroyent les loups, les ours, les crocodiles, les chiens, et les chats, en lieux sacrés, embausmoient leurs corps, et portoyent le deuil à leurs trespas.

¶ Cimon fit une sepulture honorable aux juments, avec lesquelles il avoit gaigné par trois fois le prix de la course aux jeux Olympiques. L'ancien Xanthippus fit enterrer son chien sur un chef, en la coste de la mer, qui en a depuis retenu le nom. Et Plutarque faisoit, dit-il, conscience, de vendre et envoyer à la boucherie, pour un leger profit, un bœuf qui l'avoit long temps servy.

NOTES

- ¹ Marie de Gournay's 1595 posthumous edition (published by Michel Sonnius) has instead: "Ces jours passés, un soldat prisonnier, ayant apperceu d'une tour où il estoit, que le peuple s'assembloit en la place, & que des charpentiers y dressoyent leurs ouvrages, creut que c'estoit pour luy : & entré en la resolution de se tuer, ne trouva qui l'y peust secourir, qu'un vieux clou de charrette, rouillé, que la fortune luy offrit. Dequoy il se donna premierement deux grands coups autour de la gorge : mais voyant que ce avoit esté sans effect : bien tost après, il s'en donna un tiers, dans le ventre, où il laissa le clou fiché. Le premier de ses gardes, qui entra où il estoit, le trouva en cet estat, vivant encores : mais couché & tout affoibly de ses coups. Pour employer le temps avant qu'il deffaillist, on se hasta de luy prononcer sa sentence. Laquelle ouïe, & qu'il n'estoit condamné qu'à avoir la teste tranchée, il sembla reprendre un nouveau courage : accepta du vin, qu'il avoit refusé : remercia ses juges de la douceur inespérée de leur condamnation. Qu'il avoit prins party, d'appeller la mort, pour la crainte d'une mort plus aspre & insupportable : ayant conceu opinion par les apprests qu'il avoit veu faire en la place, qu'on le vousist tourmenter de quelque horrible supplice : & sembla estre delivré de la mort, pour l'avoir changée."We used Albert Thibaudet and Maurice Rat's transcription of Montaigne's own notes.